



Aide à la prédication
Dimanche 17 mai 2020
Matthieu 6, 5-15

Jean-Mathieu THALLINGER, Pasteur
Mulhouse-Saint Marc

Dieu n'est pas Dieu, nom de Dieu !

Le Notre Père, une prière déroutante à un Dieu déroutant

Le Notre Père est peut-être le prototype des objets théologiques. Prononcé, je présume, un milliard de fois par semaine (si on suppose plus de 2 milliards de chrétiens dont la moitié auraient une pratique régulière) dans quelques centaines de langues différentes. Connue de tous, discutée par beaucoup depuis toujours, jamais épuisée.

Il n'est pas un chewing-gum qui perdra sa saveur à force d'être mâché, plutôt du sel qui le conservera infiniment.

Les plus grands théologiens s'y sont collés (souvenons-nous juste des débats en 2016/17 à propos de la modification de la formule « ne nous laisse pas entrer en tentation »), les plus humbles (théologiens) y trouvent une nourriture en le prononçant lentement, le soir en s'endormant, le matin en se réveillant, ou, comme autrefois le dimanche, les cultivateurs déposaient leur fourche dans leur champ lorsque le son des cloches retentissait pour s'associer avec la communauté rassemblée. Quel aumônier, quel pasteur, quel croyant n'a pas vécu des moments forts en la disant avec une personne inconsciente ou aphasique sur un lit d'hôpital ?

Marqueur identitaire depuis les premiers siècles du christianisme, il faisait à ses débuts partie du pack du baptisé, avec l'accès à la Cène et le symbole

des Apôtres. Ce n'était en effet qu'après le baptême et la catéchisation que celui qui était alors devenu chrétien acquérait le droit de le prononcer.

Le Notre Père est une petite chose monumentale dont les angles d'approches (et donc de prédications) sont innombrables :

- On pourra emprunter le chemin de l'histoire du texte, qui plonge ses racines dans la tradition de l'Ancien Testament dont Jésus livrera une forme de synthèse.
- On pourra en remarquer le caractère anthropologique : prière devenue rituelle, facteur de communion à l'intérieur des communautés réunies pour le culte et s'ouvrant à l'Eglise universelle ainsi que la démarche initiée par le pape François - à laquelle, entre autres, l'UEPAL s'est associée le 25 mars dernier à midi - nous y a invité.
- Traditionnellement, depuis les Pères de l'Eglise en passant par les Réformateurs, cette prière a eu une fonction catéchistique : lue et commentée phrase par phrase, dans des traités, des commentaires.
- Pour beaucoup, éprouvant le besoin de prier, elle servira de guide et de modèle d'introduction et suffisant à leur prière personnelle.

Le thème du culte pour ce dimanche 17 mai sera « l'Eglise en prière », aussi proposerons-nous quelques réflexions quant à ce que cette prière nous dit de la prière, et de Dieu.

Qui est le Dieu que nous prions ? Et qu'est-ce que la prière à ce Dieu ? La situation décrite par l'évangile de Luc répond d'ailleurs à cette préoccupation : *Jésus pria un jour en un certain lieu. Lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples.* (Luc 11,1)

Lorsque nous la prenons mot après mot, l'impression première qui pourra nous saisir est son caractère déroutant. Faisons l'expérience.

Notre

Tiens ? Je me demande pourquoi « notre » Père et pas « mon » Père. Je suis seul dans ma chambre, comme Jésus m'y a invité, et je dis « notre ». Cette prière me met en lien déjà avec d'autres. Je ne suis plus seul. Et je me dis que ce que je vais dire ne concerne pas que ma seule vie individuelle, mes besoins personnels, peut-être égoïstes, mais que je suis un être de liens. Je sais déjà que si ma préoccupation était la pluie qui manque à mon potager, celle-ci pourra aussi inonder la terrasse de mon voisin qui a prévu un barbecue. Je comprends déjà que celui à qui j'adresse ma prière n'est pas que mon Dieu personnel, il n'est pas ma propriété, il est celui d'autres aussi.

Je comprends la dimension double de cette prière, à la fois personnelle et communautaire. C'est peut-être pour cela que cette prière deviendra l'oraison dominicale des communautés chrétiennes. *Il s'agit de ne rien demander, de ne rien attendre, que je ne souhaite aussi pour les autres.* Une forme de class-action chrétienne : où je deviens porte-parole, porteur des préoccupations collectives.

Je ne sais plus qui remarquait récemment « *L'individu a beaucoup plus d'importance que le collectif aujourd'hui, et c'est dangereux* ». Hier, c'était l'inverse : le collectif pouvait écraser l'individu (rappelons-nous la phrase de Caïphe : « *il est plus avantageux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple, et que le peuple entier ne meure pas ?* »). Mais aujourd'hui l'individualisme morcèle à l'extrême les sociétés qui se tribalisent jusqu'à devenir un puzzle de revendications personnelles extrêmement difficiles à rassembler (et à gouverner).

Toute la prière sera formulée ainsi dans un dialogue entre un « Toi » et un « nous » : « **Ton** nom », « **ton** règne », ... et « donne-**nous** », « pardonne-**nous** », « ne **nous** laisse pas entrer en tentation » ...

Père

Jésus n'invente pas la notion d'un Dieu-père, la tradition juive l'utilisait déjà, le christianisme n'en a pas l'exclusivité non plus mais il en fera son image principale. Sans entrer dans les débats sur la masculinité de cette figure et ce qu'elle peut renvoyer de négatif si on y projette l'imperfection des paternités humaines, notons simplement ce qu'en dit Elian Cuvillier (dans un commentaire sur le Sermon sur la Montagne) : « *Dieu n'est pas un homme par différence d'une femme, c'est sa fonction paternelle qui est ici mise en scène, ... qui parle, qui fait alliance, qui s'implique dans l'histoire des hommes, ... aujourd'hui une femme peut tout à fait l'occuper* ».

Dans la notion paternelle on entendra :

- La transmission d'une identité qui nous donne une grande liberté. Me situer comme enfant de ce père divin, comme toi, comme tous, me donne à la fois un ancrage et une grande liberté. Je suis français, alsacien, protestant, d'une famille particulière dont je porte le nom... mais aucune de ces identités ne m'enferme et en même temps, je n'ai pas besoin de les rejeter, car mon identité première est celle d'être enfant de ce père qui est aussi le tien, de celui de tous.
- La dimension affectueuse si, comme beaucoup le supposent, le mot original prononcé par Jésus était l'araméen « *Abba* » - « papa ».
- Une proximité ontologique entre Dieu et moi. Dans mon ADN il y a une part d'ADN de ce Père, comme il y en a en chacun de nous. Proximité qui n'est pas confusion non plus, car la fonction du Père est aussi de m'aider à croître et à acquérir mon autonomie et ma

liberté. Si j'ai « de » Dieu en moi, je ne suis pas Dieu.

Aux Cieux

C'est pour cela que s'il est proche, très proche de moi, en même temps il est dit lointain et inaccessible. Jean Chrysostome dira « *l'intervalle qui sépare l'homme de Dieu n'est pas moindre que celui qui sépare l'argile et le potier, ou plutôt il est incomparablement plus grand* », comme un contre-point ou une limite à l'excès de proximité induite par la notion paternelle. Saint-Augustin le remarquera aussi parlant de notre distance à Dieu comme « *plus intime que l'intime de moi-même, et plus élevée que les cimes de moi-même* »

Ce n'est pas moi qui en suis à l'origine, ce n'est pas à moi de le nommer. Je ne peux pas me l'approprier, je ne peux même pas le situer. Chacun dira à son goût qu'il le trouve et le rencontre dans la nature, dans l'Eglise, dans le Saint Sacrement, au haut de la montagne, dans le cœur de l'homme ... Soit... chacun peut penser ce qu'il veut, se dit-on souvent. Mais quelle prétention ! Tout ce que je sais c'est qu'il vient là où nous sommes car il est Père, mais qu'il est où nous ne pouvons aller. Ce n'est pas moi qui ai à le trouver, c'est lui qui vient Nous trouver.

Le nom sanctifié

Il a un nom, mais ce nom est à part. Il n'est pas comme les autres noms, comme la tradition juive y tient farouchement, et avec raison je crois, en refusant de le nommer et même de toucher son expression écrite dans les rouleaux sacrés de la Torah. Choisit-on de nommer ses parents ? Je ne peux, pour parler de ce Dieu, qu'employer des sur-noms, des symboles : il est « comme » un Père, un Seigneur, un rocher...

Cette mise à part de son Nom, est aussi une invitation à mettre du temps à part pour Lui dans mon existence. Du temps auxquelles les activités qui me sur-occupent ne devraient pas avoir accès : un temps réservé de culte comme ce matin, un temps de prière à un moment de la journée, un temps vraiment gratuit, « sanctifié », un temps accordé à l'inattendu. Est-ce que je peux arriver à accepter que je ne sois pas le maître absolu de mon temps ?

Que ton règne vienne

L'idée est la même. Le règne, que l'on pourrait traduire par sa présence dans le déroulement de nos existences, par le projet de justice et de paix qu'il a pour nous, est à venir. Le royaume est encore à établir. Si nous avons déjà rempli complètement nos agendas des jours, des semaines, des années à venir, par nos projets personnels, nos désirs, quelle place restera-

t-il pour l'irruption du royaume totalement nouveau et certainement encore impensé de Dieu ?

Le « pain de ce jour », le « pain essentiel »

Le mot *epiousios* a, comme le nom de Dieu, la particularité d'être inconnu. C'est un hapax biblique (c'est-à-dire qu'on ne trouve ce mot qu'une seule fois dans la Bible, ici), et même pour la littérature grecque antique. Il n'y a que l'étymologie qui puisse permettre d'essayer d'en proposer une traduction. Les Eglises ont choisi de parler du pain « de ce jour », ou « quotidien », en référence à la manne qui tombait du ciel chaque matin et ne pouvait être conservée. La seconde tradition, qui remonte au moins à la traduction de la Vulgate (Bible en latin) par Jérôme traduisait le mot par « supersubstantiel », ou, aujourd'hui, par « le pain essentiel » (par le fait qu'*ousios* peut signifier l'essence, ou l'existence).

Nous entendrions alors « donne-nous le pain essentiel » comme « donne-nous ce dont nous avons besoin pour vivre ». Non pas ce que nous désirons, non pas ce dont nous pensons avoir besoin, mais ce dont toi, Dieu, sais dont nous avons besoin. Si nous restons dans le registre de la métaphore « père-enfant », un père sait a priori mieux que l'enfant ce dont celui-ci a besoin pour se nourrir.

Et cette demande comme tout ce qui a précédé se mue en un étonnant paradoxe : nous demandons à Dieu qu'il n'entende pas de demande de notre part, mais qu'il nous offre ce qu'il jugera bon.

Cette mise en cause de la loi de l'offre et de la demande sera une invitation à laisser le fonctionnement capitaliste hors du champ de nos rapports à la fois religieux et familiaux : ici vous entrez sur le territoire où règne la grâce !

Nous pourrions aussi, partant de là, interroger le capitalisme comme loi économique qui régit le fonctionnement de nos sociétés humaines, mais la transposition se fera plus complexe. Car se posera la question de la liberté. Si, m'en remettre dans mes rapports à Dieu et à mes proches à la loi de la grâce est concevable et nécessaire, cela ne se peut que parce que dans ces sphères règne, en contrepartie, la confiance et la bienveillance, et, idéalement ou partiellement, l'absence du péché (entendu comme le repli sur soi, l'égoïsme, mais élargi à la sphère de la société dans son ensemble, ériger la grâce en mode de relation doit prendre compte le péché, la méfiance et la liberté même de péché).

Car il y a une tension entre le libre arbitre et la question du mal repérée par Saint-Augustin et entre la liberté et l'égalité débattus entre autres par Tocqueville et Dostoïevski : « *vois-Tu ces pierres dans ce désert aride et nu ? Change-les en pains, et l'humanité courra derrière Toi, comme un*

*troupeau, reconnaissante et soumise, quoique tremblant toujours que Tu ne retires Ta main et que Tes pains ne lui soient ôtés. » Mais Tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté et Tu as repoussé cette proposition, car que deviendrait la liberté, as-Tu pensé, si l'obéissance était achetée par des pains ? Aucune science ne leur donnera du pain, aussi longtemps qu'ils resteront libres, mais, en fin de compte, ils déposeront leur liberté à nos pieds et ils nous diront : « Asservissez-nous, pourvu que vous nous donniez à manger ». ... Eux-mêmes finiront par comprendre que la liberté est incompatible avec le pain terrestre en abondance suffisante pour chacun, parce que jamais, jamais ils ne sauront faire le partage entre eux ! » (La légende du Grand Inquisiteur, dans *Les frères Karamazov*).*

« Donne-nous ce que nous ne demandons pas »

Ce que Jésus transmet à son disciple dans cette formule c'est un retournement de la notion habituelle de prière. Lorsque nous disons donne-nous notre pain essentiel, nous disons en fait : « donne-nous ce que nous ne demandons pas ».

Ermanno Genre (*Le culte chrétien, une perspective protestante*) cite Peter Brunner : « la capacité à savoir prier de façon appropriée a la même importance que la capacité à savoir prêcher de façon correcte ». Aussi le métropolitain A. Bloom : « intercéder ne signifie pas parler au Seigneur en faveur de ceux qui se trouvent dans le besoin ; **intercéder veut dire « faire un pas »**, un pas qui nous porte au cœur d'une situation ; un pas, qui une fois fait, nous interdit de nous désengager car nous avons alors assumé un engagement qui fait désormais partie de nous-mêmes ».

Prier, ainsi que nous y initie Jésus n'est donc pas « demander ». Elian Cuvillier ajoute « la demande du pain nécessaire à la vie quotidienne (dans le Notre Père) souligne, s'il en était encore besoin, que la prière n'est pas demande d'objet susceptible de combler mais confiance absolue dans celui qui, comme autrefois au désert, nourrit son peuple au jour le jour ». En contre-exemple, il pointe ce qu'il nomme « l'anti-Notre Père », en évoquant la prière de demande des disciples Jacques et Jean intercedée par leur mère en Matthieu 20 (dans l'évangile de Marc, les disciples font leur demande eux-mêmes, comme des grands) : « Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils, et se prosterna, pour lui faire une demande. Il lui dit : Que veux-tu ? Ordonne, lui dit-elle, que mes deux fils, que voici, soient assis, dans ton royaume, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche ». Jésus répondra : « Vous ne savez ce que vous demandez... pour ce qui est d'être assis à ma droite et à ma gauche, cela ne dépend pas de moi, et ne sera donné qu'à ceux à qui mon Père l'a réservé ».

La leçon de prière telle que nous pouvons la recevoir du Notre Père c'est que prier n'est pas demander, mais se placer en situation de recevoir. C'est ce que nous entendons aussi dans les paroles par lesquelles Jésus introduit la prière : « Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens ; ils

*s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez donc pas, car **votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez** ».*

La seconde leçon de théologie que Jésus fait à ses disciples, concerne celui à qui s'adresse la prière, ce Dieu qui n'est pas un dieu.

Dieu n'est pas Dieu, nom de Dieu !

Il n'est pas mon Père, mais « *Notre Père* ».

Nous sommes à son image, mais nous ne pouvons pas voir son image, nous ne pouvons le voir et vivre (Exode 34)

Il est proche mais aussi « *aux cieux* ».

Il a un nom mais ce nom est « *sanctifié* », mis à part de tous les autres noms.

Il « *règne* », mais pas encore, « *Sur la terre comme au ciel, « mais son royaume n'est pas de ce monde » et « On vous dira il est ici, ou : Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous... N'y allez pas, ne courez pas après »* (Luc 17,21-23).

Ce règne ne viendra peut-être que par le « *Nous* » de la prière.

Dieu nous échappe toujours tout en se rapprochant de nous. Nous le rencontrons par la Bible, nous lui parlons par le Notre Père, mais nous n'avons fini de le chercher.

Ce Dieu qui n'est pas dieu, c'est-à-dire qui n'est pas un Dieu comme ce que nous pensons être un Dieu, est le Dieu « *tout autre* », transcendant. Prier le Notre Père c'est nous placer en face d'une altérité-transcendance, qui à la fois échappe toujours à nos certitudes et que nous rencontrons inmanquablement par la confiance.

Cette altérité radicale transforme notre rapport au monde dans lequel nous vivons :

- Reconnaître l'altérité de Dieu c'est démagifier le monde. La magie est en effet la croyance en un pouvoir que nous pourrions exercer sur le monde. Cette croyance est à la fois celle des athées et celle des religions. Dans l'histoire il y a eu des associations étonnantes entre athéisme et religion dans l'histoire que nous n'aurons pas le temps de développer ici. Remarquons que tous deux prétendent à l'exercice du pouvoir et du contrôle sur les éléments matériels du monde et sur la compréhension de ce qu'est l'homme. Tous deux se situent identiquement dans le registre de la connaissance et du savoir absolutisés (bien évidemment la remarque est simplificatrice, athéisme et religions n'existant pas à l'état pur mais présentent une infinité de nuances).

- Reconnaître l'altérité de Dieu, c'est reconnaître à la fois la finitude humaine, car nous ne sommes pas immortels et en même temps croire en l'éternité : le ciel est ouvert mais sanctifié, c'est-à-dire inaccessible à notre savoir, à notre connaissance, à notre description, sinon par le langage poétique et la voix de l'espérance et des promesses ouvertes au matin de Pâques : « *vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici ; il est ressuscité, comme il l'avait dit* » (Matthieu 28,6).
- Reconnaître l'altérité divine c'est reconnaître non pas un autre monde, une réalité parallèle, surnaturelle, un Dieu absent ou écrasant, mais un inconnaissable connu, un connu inconnaissable.
- Reconnaître l'altérité divine c'est me situer comme enfant devant un Père. C'est-à-dire reconnaître que je ne suis pas tout, que je ne sais pas tout, que j'ai à apprendre encore, mais aussi que je me sens en confiance, en sécurité, et aimé. C'est ne pas donner crédit au génial expert en humanité, mais aussi en dépression, Woody Allen qui disait : « *L'humanité est à la croisée des chemins : une route mène au désespoir, et l'autre à l'extinction totale. Prions pour avoir la sagesse de faire le bon choix !* »
- Reconnaître l'altérité divine de Dieu qui n'est pas un dieu me dispense finalement de choisir entre les registres de la preuve ou de la non-preuve, entre la mythologisation et la démythologisation du religieux. Dieu ne se prouve tout simplement pas. Les débats sur l'existence ou la non-existence, l'efficacité ou la non-efficacité de la foi, de la prière ne me concernent pas.

Avec le Dieu-altérité, je suis à la fois croyant comme les croyants, agnostique comme les agnostiques, et athée comme les athées.

Avec les athées, je suis d'accord que Dieu ne peut pas se prouver scientifiquement. Avec les agnostiques je suis d'accord pour dire qu'il y a bien des choses, peut-être toutes, que je ne sais pas ni ne connais de Dieu. Avec les croyants je suis d'accord pour dire que le ciel est ouvert à quelque chose/quelqu'un que je peux nommer Dieu, à défaut d'autre mot car il faut bien des mots même pour évoquer l'innommable.

Avec les athées cependant je ne peux affirmer qu'il n'y a pas de dieu, qu'il n'y a rien au-delà de l'horizon, que la mort est la fin de tout, l'espérance une illusion. Avec les agnostiques je ne peux pas me satisfaire de l'indifférence et de croire sans continuer à étudier, chercher, prier. Avec les croyants je ne peux pas me satisfaire du mot « Dieu » dont je suis conscient qu'il ne le nomme qu'imparfaitement et je ne peux pas me satisfaire de croire que mes rites, traditions, pourraient suffire à dire et à enclore Dieu.

Je crois en quelqu'un/quelque chose, que par commodité je nomme « Dieu », même s'il est à la fois autre chose et autrement que ce que nous nommons habituellement dieu. Raphaël Picon disait « Quand je dis « Dieu » ce n'est déjà plus Dieu que je dis ».

Si la science, la raison, la logique, les expériences personnelles pouvaient prouver Dieu, alors Dieu ne serait plus Dieu. Si moi petit homme, j'étais capable de me mettre au niveau de Dieu par mon intelligence, je n'aurais plus besoin de lui. La foi qui se démontrerait ne serait plus de la foi, c'est-à-dire de la confiance, mais une certitude. Or il n'y a pas de foi là où il n'y a pas de possibilité de ne pas croire.

Je ne peux pas le prouver, je ne cherche pas à le prouver, je ne le prouverai jamais. Je m'extrahis donc de ce débat pour continuer ma quête de ce Dieu qui demeurera toujours je le sais, inconnaissable, improuvable, incomparable, immaîtrisable, inenfermable.

Et, pour ce faire, je sais que je n'ai pas besoin d'aller chercher où sont les cieux, mais qu'il suffit de partir à sa rencontre pour le voir *apparaître* au détour du désert peut-être, qui sait, sous l'apparence d'un petit buisson en flammes ?

« Je crois pour rien ? »

Nous pourrions nous demander cependant : comment croire avec toutes ces incertitudes qui pourraient nous déstabiliser ?

Peut-être parce qu'à force de creuser ce vieux texte biblique, comme aujourd'hui cette petite chose qu'est le Notre Père, nous ne cessons d'exhumer des traces du passage de ce Dieu.

Aussi parce que la quête de ce Dieu tout-autre, s'appuie sur la foi et la confiance dans la promesse que ma prière qui demande à Dieu l'essentiel dont j'ai besoin sera entendue :

Cet essentiel n'est pas faire le choix du dépouillement :

- De mes biens qui serait encore un fruit de ma volonté
- Ni mes sentiments, de mes émotions ou de mes désirs pour me métamorphoser en une sorte d'ange éthéré, ou de bouddha désincarné, fruit de mon imagination.

Cet essentiel est le dépouillement de toute demande, une remise en confiance à Dieu, jusqu'à pouvoir dire « *je crois pour rien* ».

L'exemple biblique le plus caractéristique est celui de Job. Exemplairement pieux tant que tout allait bien, tant Dieu semblait répondre à sa fidélité par une vie heureuse et satisfaite, matériellement et socialement, il ne comprendra pas que des malheurs puissent lui arriver. Il ne pouvait pas dissocier foi et récompense, foi et punition, foi et solution à tout.

On ne choisit pas de croire comme on choisirait sa voiture, en fonction de ce qu'elle va me faire économiser en carburant, gagner en prestige, ou m'offrir en confort. La foi n'est pas non plus une épargne-retraite, une assurance-maladie, ou un investissement en bourse. Elle n'est pas non plus une solution de de bien-être, une méthode pour me soulager du stress de la vie moderne. Elle n'est toujours pas plus une vérité philosophique supérieure aux autres ou le projet politique idéal. Dieu ne s'explique pas, ne se justifie pas, ne se prouve pas, ne donne pas de stocks options, ne prolonge pas la vie.

Ce n'est que lorsque nous arriverons à accepter cela, lorsque nous pourrons dire à Dieu en toute simplicité et confiance « *que ta volonté soit faite* », que nous permettrons à Dieu d'être vraiment Dieu.